

Crustacés

La guerre et l'intrigue

Comparées aux armures de nos crustacés, les protections pesantes dont s'affublaient nos chevaliers font pitié : un carnaval de déguisements ridicules et encombrants, juste bons à étouffer les guerriers et à les rendre inoffensifs.



Les armes de nos terribles décapodes sont effrayantes. Grossies à la taille de l'homme, personne n'en soutiendrait la vue.

Ils sont là, immobiles, prêts au combat et portent avec aisance un arsenal redoutable : pinces puissantes, lances acérées, mandibules à trancher le fer, cuirasses hérissées de dards qui n'ont qu'à vous embrasser pour vous poignarder mille fois. On rend grâce à la nature car qui pourrait les combattre ?

La svelte élégance de l'homme, sa forme longitudinale divisée en trois parties, ses quatre grands appendices, divergents et éloignés du centre, en font, quoi qu'on dise, un être faible. Dans ces armures de chevaliers, les grands bras télégraphiques, les jambes lourdes et pendantes, donnent la triste impression d'un être décentralisé, impuissant et chancelant, qu'un choc léger coucherait par terre. Chez le crustacé, au contraire, les appendices tiennent de si près et si bien à la masse ronde, courte et ramassée, qu'il transfère toute cette masse, toute son énergie lorsqu'il pince, pique, tranche, frappe, coupe et déchire.

Le crustacé a deux cerveaux (tête et tronc) mais pour être dense, pour atteindre cette terrible centralisation, l'animal a pris le parti de ne pas avoir de cou. La tête est dans le ventre. Merveille de simplification. Cette tête rassemble les yeux, les palpes, les pinces et les mâchoires. Dès que l'œil percevant a vu, les palpes tâtent, les pinces serrent, les mâchoires brisent, et derrière elles, sans intermédiaire, l'estomac, qui lui-même

machine à broyer, triture et dissout. En un moment tout est fini, la proie disparaît, digérée.



Tout est supérieur en cet être :

Les yeux voient devant et derrière. Convexes, extérieurs, à facettes, capables d'embrasser une grande partie de l'horizon. Les palpes (antennes), cumulent trois fonctions : le toucher, l'ouïe et l'odorat. Avantage immense que nous n'avons pas. Imaginez que notre main flaire et entende ? Combien notre observation serait rapide et globale ! Dispersées entre trois sens qui travaillent séparément, nos impressions sont souvent inexactes, partielles ou fugaces.

Le décapode a dix pieds dont six sont plus précisément des mains, des tenailles.

Leurs seuls ennemis véritablement redoutables sont la tempête et le rocher. Peu voyagent en haute mer, peu au fond.

Ils sont presque tous au rivage à guetter des proies. Souvent, pendant qu'ils sont là à attendre que l'huître baïlle pour en faire leur déjeuner, la mer grossit, les prend, les roule. Leur armure fait leur péril. Dure, sans élasticité, elle reçoit tous les chocs à sec, rudement et de manière cassante. Leurs pointes s'écachent aux aspérités du roc, éclatent et se brisent. Ils ne s'en tirent que mutilés. Heureusement, comme l'oursin, ils peuvent se réparer, substituer au membre brisé un membre supplémentaire. Ils comptent tellement là-dessus, que, pris, ils se cassent eux-mêmes un membre pour se délivrer.





Il semble que la nature favorise des serviteurs si utiles. Ils sont partout, sur toutes les plages, aussi diversifiés que la mer. Les goélands rapaces et les mouettes partagent avec les eux la fonction essentielle d'agents de la salubrité. Dès qu'un animal échoue, l'oiseau et le crabe œuvrent à sa disparition, l'un dessus et l'autre dessous.



La puce de mer, ce petit crabe sauteur qu'on prendrait pour un insecte, occupe les plages sablonneuses, habite dessous. Qu'un naufrage jette les méduses ou autres en quantité et vous verrez le sable onduler, se mouvoir, puis se couvrir de ces croque-morts danseurs qui s'approprient gaiement la plage, par nuées fourmillantes, sautillantes, et s'efforcent de tout balayer entre deux marées.

Grands, robustes, pleins de ruse, les tourteaux sont un peuple belliqueux. Ils ont si bien l'instinct de guerre, qu'ils savent employer jusqu'au bruit pour effrayer leurs ennemis. Adoptant une attitude menaçante, ils vont au combat, les tenailles hautes et font claquer leurs pinces, circonspects, attentifs, prudents devant une force



supérieure. Observez-les à marée basse, du haut d'un roc. Dès qu'ils se sentent regardés, l'assemblée bat en retraite. Courant de travers, les guerriers réintègrent chacun leur guérite. Hannibal plutôt qu'Achille ! Dès qu'ils se sentent forts, ils attaquent. Ils mangent les vivants et les morts. Les blessés ont tout à craindre. On raconte qu'en une île déserte au large de la côte orientale du Panama, ils mangèrent plusieurs pirates abandonnés par Francis Drake.

Nul être vivant ne peut les combattre à armes égales. Le poulpe géant qui étouffe le plus petit crustacé y risque ses tentacules. Le poisson le plus glouton hésite avant d'avaler un être si épineux.

Dès que le crustacé grossit, il est le tyran, l'effroi des deux éléments. En même temps qu'elle le protège, son armure est une entrave et un danger. Fixe et dure, ne se prêtant pas aux variations de la vie, elle est pour lui une prison. Pour faire place à la croissance, à l'extension progressive de ses organes intérieurs, il faut, chose si dangereuse, que la cuirasse, amollie et flasque par moments, ne soit qu'une peau. Elle n'admet un tel changement qu'en se dépouillant, en se pelant, en jetant une partie d'elle-même. Mue complète. Les yeux, les branchies, qui leur tiennent lieu de poumons, la subissent, comme tout le reste.

C'est un spectacle de voir l'écrevisse se renverser, s'agiter, se tourmenter, pour s'arracher d'elle-même. L'opération est si violente, qu'elle y brise quelquefois ses pattes. Elle reste épuisée, faible, molle. En deux ou trois jours, le calcaire reparaît et cuirasse la peau. Le crabe n'en est pas quitte aussi facilement; il lui faut beaucoup de temps pour reprendre sa carapace. Et jusque-là tous les êtres, même les plus faibles, en font curée. La justice et l'égalité s'imposent. Les victimes ont leur revanche. Le fort subit la loi des faibles, tombe à leur niveau, au grand bal de la mort.

Si l'on ne mourait qu'une fois ici-bas, il y aurait moins de tristesse. Mais ne doit-on pas mourir un peu tous les jours, muer, subir la petite mort partielle qui renouvelle et fait vivre. L'oiseau change de plumage, la couleuvre change de peau. L'homme aussi mue, peau et tissus, au fil des jours, des mois, des années, incessamment, doucement...

La chose est plus terrible chez l'être qui change tout à la fois : disjoindre la charpente, écarter puis arracher l'inflexible enveloppe. Accablé, assommé, défaillant, absent de lui-même, le voilà livré au premier venu.



Il est des crustacés d'eau douce qui doivent mourir ainsi vingt fois en deux mois. D'autres (des crustacés suceurs) succombent à cette fatigue, ne peuvent pas se refaire à l'identique, se déforment et perdent le mouvement. Ils donnent, pour ainsi dire, leur démission d'êtres chasseurs. Ils adoptent lâchement une vie de paresse, une vie de parasite, un abri honteux dans les viscères des grands animaux, qui, malgré eux, les nourrissent, s'épuisent à leur profit, quêtent et travaillent pour eux.



L'insecte, dans sa chrysalide, paraît s'oublier, s'ignorer, rester étranger aux souffrances. Sans doute jouit-il de cette mort relative, comme un

nourrisson dans le berceau tiède. Mais le crustacé, dans la mue, se voit, se sait tel qu'il est; précipité tout à coup de la vie la plus énergique à une impuissance déplorable. Effaré, éperdu. Tout ce qu'il sait faire, c'est passer sous une pierre, attendre tremblant. N'ayant jamais rencontré d'ennemi sérieux ni d'obstacle, dispensé de toute industrie par la supériorité de ses armes terribles, il n'a nulle ressource, le jour où elles lui manquent. L'union faisant la force, ils pourraient se protéger mutuellement, mais la mue s'impose à tous. Un malade ne peut soutenir un malade bien qu'en certaines espèces le mâle veut défendre sa femelle, la suit, et que si on la prend, les époux sont pris tous les deux.

Cette terrible servitude de la mue, l'appétit et le goût de l'homme pour leur chair savoureuse, enfin la disparition d'espèces qui les nourrissaient richement, impliquent leur lente décadence.

Et ils ont l'air de le savoir. Les moins forts d'entre eux imaginent, on ne peut dire des arts pour se protéger, mais de grossières petites fraudes. Ils s'ingénient, complotent, manœuvrent, conspirent, trament, manigancent. Ils font l'effet d'intrigants, de gens déclassés, qui, sans métier avouable, vivent d'expédients, de ressources peu choisies. Factotums bâtards, ni chair, ni poisson, ils s'arrangent un peu de tout, des morts, des

mourants, des vivants, parfois d'animaux terrestres.



Les uns se font un masque, une visière et volent la nuit. D'autres quittent la mer le soir venu, vont à la maraude, montent même sur les cocotiers et mangent des fruits, ne trouvant mieux. Les dromies se dissimulent en se faisant un habit de corps étrangers. Le bernard-l'ermite, qui ne peut pas achever de durcir sa carapace doit protéger la partie qui reste molle. Il avise une coquille bien à sa taille, mange l'habitant, s'accommode du logis volé et l'emporte avec lui. Le soir, dans ce déguisement, il va aux vivres : on l'entend au bruit de sa coquille, on reconnaît le pèlerin boitant et trébuchant.

D'autres enfin, plus honnêtes, découragés du mouvement et des combats de la mer, se laissent gagner à la terre, moins guerrière et moins agitée. L'hiver, presque toujours, ils l'habitent, y

font des terriers. Peut-être souhaiteraient-ils devenir insectes, si la mer ne leur restait chère, comme leur patrie d'amour. De même qu'une fois par an les douze tribus d'Israël s'en allaient à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, on voit sur certaines plages ces fidèles enfants de la mer qui viennent présenter leurs hommages et confier leurs tendres œufs à cette grande et bonne nourrice, recommandant leurs petits à celle qui berça leurs aïeux.